



LIVRES

Le chef-d'oeuvre méconnu

Après une décennie et plus de 100 000 heures de patient travail, le site québécois «Les classiques des sciences sociales» met en ligne son 4000^e texte

STÉPHANE BAILLARGEON

La grande Toile, telle que nous la connaissons, a environ deux décennies. Depuis ce temps, le projet californien Internet Archives a engrangé 67 millions de sites en 37 langues totalisant des milliards et des milliards de pages. Dans ce lot, franchement, combien de productions québécoises peuvent prétendre au titre de chefs-d'œuvre?

Quand on pose la question au philosophe Jacques Dufresne, lui-même créateur de l'*Encyclopédie de L'Agora*, il pointe vers au moins deux exemples remarquables: *L'Encyclopédie sur la mort*, maintenant intégrée à *agora.qc.ca*, puis le site Les classiques des sciences sociales.

La bibliothèque numérique patiemment élaborée depuis une décennie s'avère unique en français, unique au monde en vérité. On y retrouve des mil-

«Je numérisais des textes pour mes étudiants quand j'ai eu l'idée de rendre les textes accessibles au plus grand nombre de gens possible»

liers de textes, pour la plupart introuvables en librairie. Tous complets, tous gratuits. Merci.

La liste fait frissonner de bonheur quiconque s'intéresse à l'aventure humaine. Rien qu'à la lettre «B», rien que dans la section des classiques, on retrouve des textes de Bachelard, de Bakhounine, de Beaumont (le collaborateur de Tocqueville), de Boas, de Bonald, de Bréhier et de Brunshwicg, entre autres. Le «M» abrite Marat et Marx, Mill et Montesquieu, Malinowski et Mannheim, notamment.

«Je numérisais des textes pour mes étudiants quand j'ai eu l'idée de rendre les textes accessibles au plus grand nombre de gens possible», raconte en entrevue téléphonique Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au cégep de Chicoutimi, responsable du chef-d'œuvre dématérialisé. Avec ses collaborateurs, il a consacré plus de 100 000 heures à la lente et patiente construction monumentale. «J'avais quatre objectifs en fondant ce site: faire découvrir et aimer les sciences sociales; rendre librement accessibles ces savoirs; contribuer à la diffusion du patrimoine intellectuel québécois; et finalement, montrer la vitalité de la langue française sur Internet.»

4000 fois sur le métier...

Le site placera très bientôt en ligne sa 4000^e entrée, un livre sur les communautés religieuses (*À la recherche d'un monde oublié*, un excellent ouvrage) des sociologues québécoises Nicole Laurin-Frenette et Danielle Juteau. Au total, on y retrouve environ 1200 classiques comme tels et 2500 textes contemporains, le reste traitant de l'histoire régionale du Saguenay-Lac-Saint-Jean (le 3000^e texte était consacré à l'historien régional Russel Bouchard) ou de la méthodologie des sciences sociales par exemple. M. Tremblay aimerait d'ailleurs bonifier cette section.

Les centaines de milliers de pages sont regroupées en sous-collections: crimino-

logie, Chine ancienne, civilisation de l'Inde, civilisation arabe, mais aussi anthropologie médicale, sociétés créoles, handicaps et inadaptations, sociologie de la famille et sociologie de la santé. La barre des 1000 auteurs en ligne a été franchie plus tôt cette année. La portion classique fait la part belle aux étrangers, évidemment; la portion contemporaine compte beaucoup d'universitaires québécois.

«Les auteurs participent à la construction avec des suggestions ou des versements de textes, explique le bibliothécaire virtuel. Mais c'est plus difficile avec les chercheurs européens. Au Québec, les auteurs réagissent vite et favorablement. En Europe, ils sont plus tatillons quand quelqu'un d'inconnu les contacte pour leur demander une collaboration.»

En général, les textes fournis sont épuisés. Une quinzaine d'éditeurs (Lux et VLB par exemple) ont accordé des autorisations de diffusion et deux nouveaux éditeurs français (Karthala et Ibis

Rouge) viennent tout juste de s'ajouter au généreux groupe. Selon le site, une maison québécoise (les éditions Liber) a retiré le droit de diffusion de deux ouvrages accordés par ailleurs par leurs auteurs. Récemment, la maison française Bayard a accepté la diffusion simultanée d'un ouvrage sur papier et en version numérique.

«La diffusion numérique contribue à faire connaître un auteur, un éditeur, une œuvre, dit M. Tremblay. En général, quand un texte est accessible en version papier, les chercheurs l'achètent. Imprimer sur une imprimante un livre numérisé coûte d'ailleurs plus cher que de l'acheter. Il faut aussi considérer la diffusion mondiale. En Afrique, des étudiants peuvent passer des nuits entières à lire des livres en ligne. Au moins, la connaissance leur est accessible.»

Des nouvelles de la Chine

C'est là que la valeur universelle de cette grande œuvre pédagogique et culturelle prend toute sa signification. L'achalandage n'a cessé de croître. Le site attirait 1,2 million de visites en 2006 et plus de deux millions en 2008. Six millions de pages ont été consultées en 2006 et dix millions deux ans plus tard. Environ 30 % des consultations viennent de la France, 12 % des États-Unis, 10 % du reste du Canada.

«On touche toute la francophonie internationale, dit fièrement le bibliothécaire. Mais on pénètre aussi dans les universités d'autres langues. Notre site est référencé justement parce qu'il propose des classiques français en français.»

La production reçoit constamment des courriels reconnaissants d'internautes de l'étranger lointain. Le 17 août 2008, Mme Yu Ou, enseignante de français à l'Université provinciale de Yunnan, dans le sud-ouest de la Chine, remerciait M. Tremblay. «J'ai trouvé ainsi la clé d'or à un monde merveilleux de la civilisation humaine en langue française», écrivait l'intellectuelle chinoise, qui se disait aussi «vraiment très, très contente». La Française Najate a aussi passé de la pomme de le 26 août en expliquant qu'elle «ne manquerait pas d'envoyer une donation» dès qu'elle aurait terminé ses études.

VOIR PAGE F 2: CHEF-D'ŒUVRE

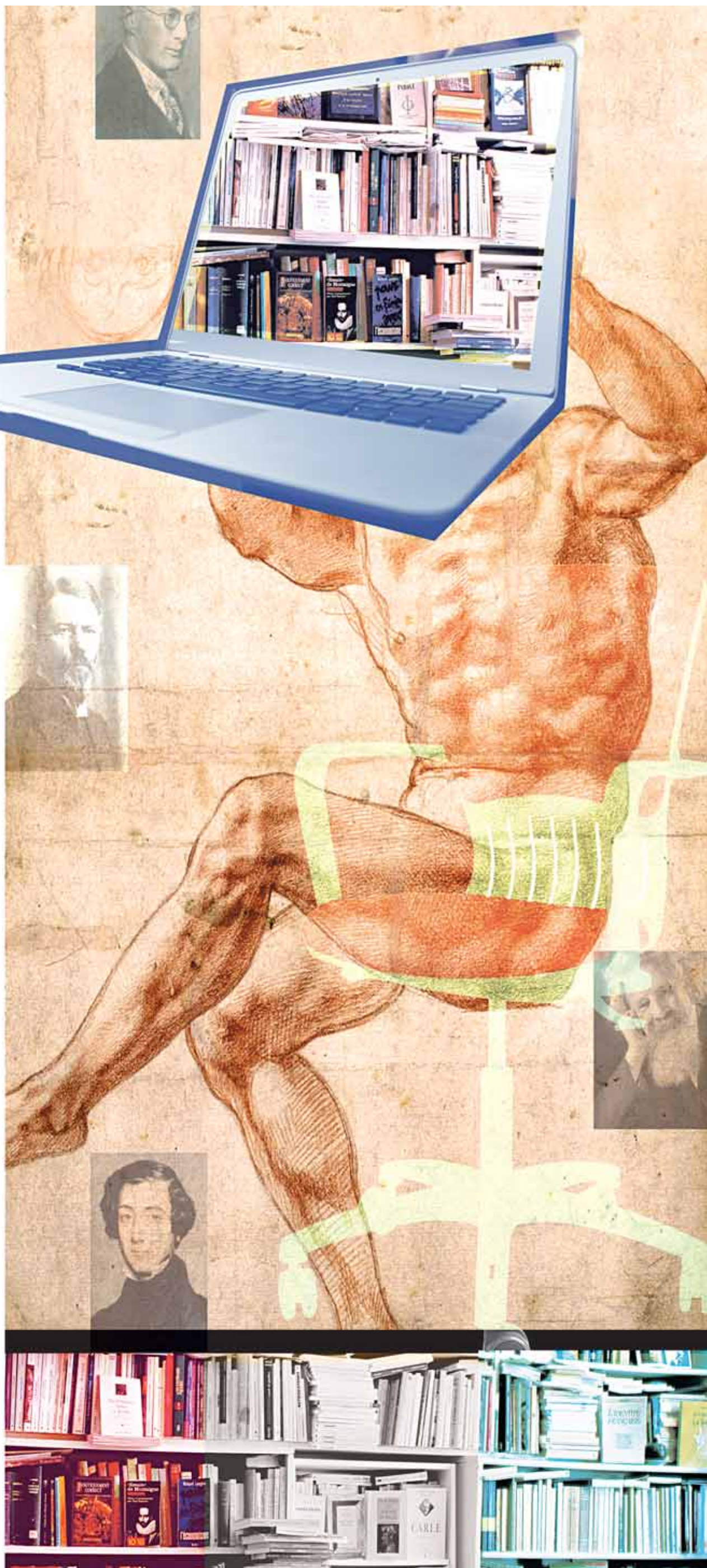


ILLUSTRATION: TIFFET LE DEVOIR

«Il me semble encore très important de retourner à Durkheim, Tocqueville ou Weber. Il me semble aussi essentiel de retourner aux textes originaux et complets, et pas seulement à des interprétations ou à des morceaux choisis.»

LIVRES

Poésie sans paroles



JEAN LAROSE

La misère de la poésie par les temps qui courent, je l'ai comprise (ça passe vite) en revoyant le film que Scorsese a fait sur Bob Dylan en 2005, *No Direction Home*. L'idée géniale du film n'est dite nulle part, mais sensible partout: nous n'avons plus besoin de la poésie depuis qu'elle s'est réalisée dans le rock.

Greenwich Village, 1961. Tout le monde a du génie. Dylan lit tous les poètes, apprend toutes les chansons, imite tout ce qui bouge. Avide et souple comme une éponge, il vole tout ce qu'il aime, il prend toutes les formes. Contrairement à ses rivaux, il n'a pas une personnalité originale, il ne dit pas «je suis un autre, je suis différent», mais «je est un autre». N'étant personne, il se transforme en tout ce qu'il vole. Il se fait chien, vent, femme ou fumée, et tout d'un coup, parce qu'il est tout métamorphosé, il ressemble au changement qui souffle dans le vent. Il en profite. Imiter le monde à venir, offrir une page blanche au temps qui change, voilà le prophète (Obama le sait bien). Dylan se gorge de Joan Baez et bientôt part s'époumoner avec elle contre la discrimination raciale. On trouve qu'il a du génie pour annoncer que les temps changent. On trouve ses poèmes clairement progressistes. Dylan monte incroyablement vite. Le malentendu s'aggrave. On lui demande de chanter à Washington, auprès de Luther King, le jour où celui-ci prononce *I have a dream*.

Il ne suit pas. La gauche a trouvé en lui son poète. Il se dérobe. Les militants, ce sont des sincères, des croyants. Dylan n'est pas sincère mais poète, plus étonné que convaincu par ce qu'il dit. Du change-

ment, il épouse non la promesse mais le souffle. Allen Ginsberg dira dans le film que Dylan à cette époque s'est transformé en colonne d'air. Qui le voit chanter dans la nuit à Newport voit une haleine faite chant, entend un homme à voix de crapaud qui fait des poèmes comme il respire. Ce souffle n'annonce pas le changement, il le réalise. Les progressistes qui l'admirent ne comprennent pas qu'il les a précédés en Galilée, déjà ressuscité, qu'il ne représente pas mais accompli directement le nouveau corps amoureux. Enorme malentendu. L'Emergency Civil Liberties Committee lui confère son prix annuel «*in recognition of distinguished service in the fight for civil liberty*». Banquet. Il boit, fait un discours désastreux, leur dit qu'ils sont vieux, tristes, chauves, en somme que leurs fesses ne sont pas les siennes. Il ne les suit pas. Il suit sa colonne d'air à travers le désert. *No direction home*. La poésie ne fait pas un foyer, mais un improbable retour d'exode. *I was born very far from where I am supposed to be*. Ses amis de gauche croient que la poésie, c'est le triomphe du bon sens avec la justice. Lui, n'ayant rien contre la justice, bien sûr, aime le dérèglement des sens et ne veut pas être entendu si facilement.

Enfin, c'est la tournée d'Angleterre, en 1966, juste avant de manquer mourir dans un accident de moto. Le concert a deux parties. La deuxième obèse Scorsese, il y revient souvent, comme pour répondre à une question qu'il ne posera pas. En première partie, Dylan seul en scène a chanté de ses chansons à texte longues et compliquées. *Protest songs*, dit-on. Le public, en adoration, a l'air de savoir contre quoi ça proteste. Il est venu là pour entendre un message. Il prend les paroles au sérieux: la poésie marche avec le progrès. Moi, je m'étonne: les textes sont obscurs, pour ne pas dire insensés. Dylan ne paraît d'ailleurs pas heureux d'être compris. Il l'a bien dit, le soir du banquet des chauves: «*No one can say what I meant to say*». La claire entente de fraternité sociale le dégoûte. Aussi, sa vraie protestation sera contre le public, après la pause, quand il revient sur scène avec plusieurs



Bob Dylan en concert à Los Angeles en 2004

ROBERT GALBRAITH REUTERS

musiciens armés d'instruments électriques. Un bruit d'enfer! Le beau démon exulte, il hurle que quelque chose arrive, oui, mais qu'on ne sait pas ce que c'est, qu'on n'est pas ensemble dans la lutte sociale, mais chacun seul contre le monde, une pierre qui roule, et pour rien, vers nulle part... D'ailleurs, qu'importe ce qu'il dit, les paroles maintenant sont inaudibles, et il s'en fout. On ne peut plus le prendre au mot. Il n'a pas de message. Il est le message. Horrifiés, ses adorateurs de tout à l'heure le huent. Imagine-t-on Rimbaud livrant ses poèmes dans le vacarme d'un band électrique?

Peut-être, puisque Rimbaud aussi a voulu dire adieu au monde et merde à la poésie en des espèces de chansons idiotes, peut-être farceuses plus souvent qu'on ne le croit. Dylan n'en fera qu'à sa tête. Plus on le hue, plus il salope sa chanson, il tourne le dos à la salle, monte encore le volume. Il refuse de faire sens pour la société. Le poète ne doit rien à la société. Il jouit. Qu'elle s'éclate, au lieu d'écouter. La société va suivre. Newport mène à Woodstock, dans la boue de la poésie réalisée. On aimerait quand même entendre Dylan, dans le film, sur la mort manquée de peu.

CHEF-D'ŒUVRE

SUIITE DE LA PAGE F 1

Tout est gratuit et tout se fait *pro deo*. L'Université de Québec à Chicoutimi abrite le site et lui fournit la puissance nécessaire. «*Il y a dix ans, ma proposition a été acceptée en cinq minutes*, raconte M. Tremblay. *J'avais trois conditions: travailler de la maison; demeurer totalement libre du choix des œuvres et des auteurs; bénéficier d'un espace illimité sur le serveur.*»

Une antidote à la morosité

Les mêmes raisons lui font critiquer sévèrement le projet de Google de numérisation massive de millions de livres universitaires. «*Une entreprise privée s'approprie le patrimoine intellectuel universel et c'est inacceptable*, dit-il. *Les usagers doivent passer par Google pour accéder à ces ouvrages.*»

L'enseignant dit travailler 32 heures par semaine au collège et une quarantaine d'autres sur son site. Il n'a reçu que de maigres lettres subventionnelles pour l'achat d'un ordinateur et d'un scanner. La municipalité paye les assurances de l'organisme. Plusieurs amis et sa femme l'accompagnent dans le travail, chacun creusant un sillon, toujours bénévolement. On aurait le goût de placer dans la balance les sommes importantes qui se dépensent pour tant de niaiseries inutiles et stériles dans les universités ou les collèges du pays, mais on ne le fera pas.

La féconde et noble biblio-

thèque offre aussi un antidote à la morosité croissante des sciences sociales engoncées dans une hyperspécialisation. «*Devant l'émiettement des sciences sociales et l'émiettement de nos objets d'étude, il me semblait important de retourner à l'essentiel de ce que les fondateurs de notre discipline nous ont appris, c'est-à-dire la prise en charge de la totalité, le développement d'une vision d'ensemble*», dit M. Tremblay, qui lui-même termine sa dernière année d'enseignement à temps complet, avant une retraite de l'enseignement bien méritée. «*Il me semble encore très important de retourner à Durkheim, Tocqueville ou Weber. Il me semble aussi essentiel de retourner aux textes originaux et complets, et pas seulement à des interprétations ou à des morceaux choisis.*»

Une dernière information pour susciter encore plus l'admiration? Alors voilà. Une entente avec l'Université de Paris permet aux étudiants aveugles d'avoir accès aux œuvres en version intégrale. Le traitement de texte facilite la transcription en braille. «*C'est très touchant*, dit Jean-Marie Tremblay. *Une étudiante en anthropologie à Toulouse m'a dit qu'elle pouvait lire Georges Balandier et Marcel Mauss grâce à ce système.*»

Bref, même les aveugles en profitent. On le répète: le site Les classiques des sciences sociales est un rare chef-d'œuvre, un point c'est tout.

Le Devoir

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Professions de foi

CHRISTIAN DESMEULES

En poussant un peu vers l'absurde, il serait facile d'imaginer une sorte de Bartleby de la critique. Quelqu'un de réticent, convaincu de l'inutilité de la cause qu'il croit défendre, certain d'avance de l'inutilité aussi de tout commentaire. «*Je préférerais ne pas*», comme le répète l'anti-héros récalcitrant de la nouvelle de Melville. Y aurait-il quelque chose de plus facultatif qu'un article consacré à un objet qui lui-même est parfaitement inutile?

C'est le gouffre qui se creuse, souvent à son insu, sous les pieds de tout critique. Qu'il soit ou non récalcitrant. Et c'est ce que Gilles Marcotte et Jean Marcel, deux essayistes, deux hommes aux convictions solides, conjurent à leur façon. Ils nous démontrent l'importance, par la ferveur qui les anime, de cette chose «*inutile*».

«*Cette petite phrase, il faut la répéter sur tous les tons, aujourd'hui plus que jamais: la littérature, le théâtre, la peinture, la sculpture sont inutiles. Ils ne servent à rien.*» Sorte d'éminence grise de la critique littéraire québécoise, Marcotte, journaliste et professeur né en 1925, est déjà l'auteur d'une œuvre critique (*Une littérature qui se fait, Littérature et circonstances, Le*

Roman à l'imparfait) qui se passe de présentation.

Inutile, mais nécessaire

Sous un titre en apparence provocateur, *La littérature est inutile* regroupe une trentaine d'essais et d'articles critiques parus pour l'essentiel entre 1989 et 2008, revus et remaniés pour l'occasion. À travers son regard de grand relecteur, Yann Martel, Yvon Rivard, Jean-Marc Fréchette, Emile Ollivier, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Frank Scott, Réjean Ducharme, Saint-Denis Garneau et Jean Basile s'animent. Un parti pris domine tous les autres: la littérature demeure plus que jamais nécessaire.

Pouvant lui aussi revendiquer une longue carrière de professeur de littérature à l'université, médiéviste, essayiste (*Le Joueur de Troie, Jacques Ferron malgré lui*) et romancier, Jean Marcel nous livre quant à lui un troisième tome de ses *Fractions*, constitué d'extraits choisis de carnets remplis pendant une quarantaine d'années — les deux premiers avaient paru en 1996 et en 1999 à l'Hexagone.

Bon vivant un brin pessimiste, parfois grincheux et lapidaire, lecteur de San Antonio et de Cioran, Jean Marcel nous rappelle que «*livre et livre ont la même racine (sans commentaire)*». On trouvera entre autres dans ces carnets

un long hommage à Jean-Éthier Blais, le récit de la genèse de son roman *Hypathie ou la fin des dieux* (Leméac, 1989), des fragments sur la musique, un rapprochement entre Rutebeuf et Gaston Miiron, un regard sensible sur l'humanité. Mais aussi des réflexions plus personnelles, notamment sur son état d'esprit après l'échec du premier référendum, qui nous donne quelques clés pour comprendre son exil en Thaïlande, loin de ce «*pays ennemi*» qui s'appelle Canada.

Visions de Jean Le Moyné

Si un certain nombre de choses les relient, rien ne saurait opposer davantage les deux essayistes que leurs sensibilités respectives envers la question nationale, notamment dans le jugement qu'ils portent sur Jean Le Moyné (1913-1996).

Homme de grande culture, ouvertement catholique et antinationaliste, membre fondateur de *La Relève*, ami du poète Saint-Denis Garneau, essayiste (*Convergences*, 1961) conseiller et rédacteur de discours pour Pierre Elliott Trudeau, Le Moyné, ancien sénateur libéral, a été un critique intrinsèque de la société canadienne-française (et en particulier de sa littérature).

Dans le texte qu'il consacre à «*Jean Le Moyné, le magnifique*», Gilles Marcotte ne manque pas d'éloges pour saluer la mémoire d'un homme en qui il a reconnu un jour un modèle. En lisant les *Conver-*

gences, il a tout de suite su qu'il se trouvait «*devant un grand écrivain, un des rares écrivains de grande taille qui aient paru au Canada français. Cette conviction ne [l'a] jamais abandonné.*»

Pour Jean Marcel, au contraire, c'est à Le Moyné «*que revient le triste honneur d'avoir provincialisé la pensée, de nous avoir fait croire que le dualisme et le matriarcat constituaient notre seul lot national historique. [...] Il faut être grossier pour considérer comme un penseur celui qui se permet de dissoudre d'un coup de plume, sous prétexte de dualisme, et la grande civilisation arabe et l'immense civilisation indienne.*» Plus carrément: «*Le Moyné est un caricaturiste; c'est le Roger Lemelin de la pensée canadienne-française.*»

De quoi illustrer à coup sûr, comme l'évoque lui-même Marcotte, «*la complexité, l'infinie complexité de l'aventure humaine.*»

Collaborateur du Devoir

LA LITTÉRATURE EST INUTILE

EXERCICES DE LECTURE
Gilles Marcotte
Boréal, coll. «Papiers collés»
Montréal, 2009, 240 pages

FRACTIONS 3

CARNETS
Jean Marcel
Éditions de Courberon
Saint-Patrice-de-Beaurivage
(Québec), 2009, 144 pages

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Andrée Yanacopoulo
Henri F. Ellenberger. Une vie 1905-1993

408 pages, 29 dollars

Olivieri librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la littérature

Mercredi 4 novembre
19 h 00

Avec le soutien de la Sodéc

RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Dans le cadre de la Série littéraire internationale METROPOLIS BLEU

JOSÉPHINE BACON
Poétesse innue, cinéaste, professeure, parolière de Chloé Sainte-Marie et auteure de *Bâtons à message / Tshissinuatshtakana* (édition bilingue français / innu Mémoire d'encrier, 2009).

Elle s'entretiendra avec MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE et lira des extraits en français et en innu de son premier recueil de poésie.

FONDATION METROPOLIS BLEU

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

Lucie Bourassa
L'entrelacs des temporalités

Du temps rythmique au temps narratif

Lucie Bourassa explore l'hypothèse selon laquelle la littérature est un lieu privilégié pour éprouver et penser la temps, parce qu'elle le structure et le représente dans une organisation complexe, qui est à la fois sensible et signifiante.

Éditions Nota bene

Des livres pour savoir